

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Les graminées

Barbara Rivard

Volume 38, Number 4 (226), August 1996

La terre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32468ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rivard, B. (1996). Les graminées. *Liberté*, 38(4), 24–28.

BARBARA RIVARD

LES GRAMINÉES

pour Marie

*Chemins,
Non, ce n'est pas dans vos rumeurs que rien
s'achève.
Vous êtes un enfant qui joue de la flûte
Et dont les doigts confiants recréent le monde
De rien qu'un peu de terre où se prend le
souffle*

Yves Bonnefoy



Les deux mains posées sur mon immense ventre, je pensais : pourvu que l'enfant descende tranquillement de mon corps, qu'il se pose le plus doucement possible sur la terre. Une journée de printemps au milieu de l'hiver, lorsque la neige se décoiffe et ruisselle en mèches, elle est venue, sans bruit, sans larme. Ce fut doux. L'air, un des fils légers de la terre, caressa légèrement son corps, souleva ses quelques petits cheveux, et posa enfin délicatement sur ses lèvres un premier baiser ; elle ouvrit les yeux. Peut-être avait-il passé et ondulé sur les glaces du fleuve ; adouci par un soleil soudain, alourdi de la poussière des grandes rues de la ville, tamisé par l'épaisse ramure des arbres du parc avoisinant, il serait entré par la porte, avec les passants. À l'intérieur de la pièce exigüe, repoussé et attiré par le tremblement de nos mains, il tournait affolé autour du lit, puis, enfin reposé, heureux, tranquille, il vibrait maintenant légèrement entre les lèvres de l'enfant.

L'enfant habite désormais la terre. Mais la terre ne lui est pas donnée ; comme des regards et des paroles justes entre deux êtres créent et maintiennent l'espace amoureux, il lui faudra construire sa maison. Voir l'étoffe des jours, entendre le bruissement de la terre, sentir la vibration des fils qui la relie à la nature, comme au premier jour lorsqu'elle reçut l'air et la lumière et qu'à son tour elle fit don à la terre d'un poids nouveau et d'ombres inédites. Construire sa maison : saluer les heures, cueillir une herbe, voir un arbre sous la lune, toucher la neige sur le bois que l'on destine au feu, oublier parfois comme le veilleur qui s'endort, ne pas oublier. Terre, comme l'on voit naître d'un seul tronc la multiplicité des feuilles, vaste demeure tissée de frêles fils, de fuyantes lueurs. Maison de bois, maison de paille, fragile rempart contre l'errance. J'habite la terre. Mais pour combien de temps encore ? Et si les

filis venaient à se rompre, le toit de ma maison ne s'envolerait-il pas ? ne tomberais-je pas dans un désert qui croît toujours ?

Je retourne à la fenêtre, un homme sort dans le petit matin et traverse une allée de sapins hostiles. Les sombres sapins me résistent toujours, nous n'échangeons guère, n'avons rien à nous dire. Je n'ai jamais pu construire ma maison avec des matériaux lourds. Leur perpétuelle immobilité (sauf lorsqu'en passant les neiges essoufflées leur font de la lumière), leurs aiguilles qui semblent immortelles, leurs graines bien dissimulées sur la face interne des écailles de leurs cônes, me glacent. Austérité des conifères, indifférents aux vents. Que le temps leur vienne au travers comme un fleuve en crue qui blesse ses rives ! Lorsqu'il me faut aller vers le nord, ce ne sont jamais les conifères qui m'accompagnent, mais les graminées qui longent les routes. Habitants filiformes des ravins, ces grands joncs, plus grands que l'homme, rouge violacé, gris argenté, beige bronzé, fouettent de leurs touffes de poils échevelés le vert des sapinages. En forêt, à la mer, à la montagne ou dans les plaines, je me lie avec les petites et délicates graminées, poètes du rien, peintres de couleurs qui ne sont jamais franches, le rougeâtre teinté de blanc de la « terre nue », les longues soies rosées et beige pâle du « petit-minou-monte-dans-ma-manche », l'ambre du « foin fou », le rouge et le paille de la « rouge traçante », l'ambre délicat de « l'herbe de la pauvreté ». Tous ces habitants de la terre ne connaissent aucun territoire, vivent partout, accueillant de leurs doigts nus le gel soudain, retenant les sols sablonneux, survivant aux pierres éclatées, se liant au soleil le plus ardent, dansant sur tous les vents. Et même lorsque le vent n'y est pas, le simple mouvement de la robe d'une passante, d'un lapin effrayé, le battement d'ailes d'un colibri ou la chute d'une feuille

suffisent à les faire danser et dessiner l'espace, vaguelettes, flammes, bourrasques. Champs de graminées, chœur d'augures : vois, regarde. Mais comme l'enfant naissant, à qui l'on montre du doigt un objet, regarde le doigt, mon regard demeure captif de ces fines tiges, ne peut se détacher de cet émouvant chant de la terre.

*

Hier, j'ai regardé trop longtemps un sapin, les murs de ma maison se sont éloignés ; dos à la terre, comme une tortue, je suffoquais. Je suis retournée à bout de souffle auprès de l'enfant et j'ai chanté :

*La bergère en colère tua son petit chaton
Encore un carreau d'cassé, v'là l'vitrier qui passe
Promenons-nous dans les bois pendant qu'le loup n'y est pas
Et l'on pendouilla Pierre et sa Jeannette avec
Meunier tu dors, ton moulin va trop vite*

Et il a fallu que je raconte, le Petit Poucet et les chemins qui s'effacent, la Belle au bois dormant et le baiser qui éloigne le mal, le ventre du loup qui enfante le Petit Chaperon rouge. Je chante, je raconte, je l'embrasse, elle s'est rendormie. Il fut un temps où elle rampait, puis elle a commencé à se lever, à s'éloigner peu à peu de la terre ; elle s'est d'abord hissée sur ses mains et ses genoux, est tombée sur ses fesses le temps de prendre son équilibre. Désormais il n'y a que ses pieds qui touchent le sol, elle s'est mise à parcourir la terre des quatre côtés.

Sur une plage déserte, elle marche sur le sable, derrière elle la mer infinie, au-dessus d'elle le bleu du ciel, et l'ombre lentement des nuages ; elle marche, je la regarde, elle disperse ses ombres au hasard des

coquillages qu'elle rencontre; frêle corps, fine tige au bout de laquelle se balance une petite tête échevelée d'or. Elle marche, je la regarde, ses pas sont comme des larmes qui creusent la terre, et l'air dans ses cheveux, une hésitation de la lumière qui joue autour d'elle. Je ferme les yeux, la maison m'est revenue, j'entends de nouveau le bruit de la terre, je traverse les chambres, les étages: la tremblante tige de roseau cueillie au bord d'une eau rapide, la lumière qui s'émiette sur son épaule, les feuilles du peuplier, doucement, qui descendent l'une après l'autre, le cri des grands oiseaux qui m'oblige à lever les yeux vers le ciel, la scintillante saison des rivières dérangées, la poignée de terre lancée, la branche avec laquelle, tout un été, je courbe distraitement les herbes, la blanche odeur qui se détache peu à peu des fleurs, le feu des matins, les ombres qui avancent sur les pierres, le chat endormi sous le saule, la petite branche d'un tronc noirci que j'achève d'arracher, la chèvre qui ne tombe pas des rochers escarpés. Et, maintenant, des oiseaux volent de chambre en chambre.

Assise sur le sable, ma main rassemble et disperse les grains, l'enfant marche toujours, on dirait qu'elle danse.

Pour combien de temps encore
 Dis encore cela qui ne peut
 qui s'entend sous une feuille endormie
 qui frémit à peine les songes enfants
 Penser
 comme la lumière se retire tu dors